

BULLETIN CRITIQUE

La formation d'une doctrine

Victor NGUYEN, *Aux origines de l'Action Française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*. Préface de Pierre Chaunu. Paris, Fayard, 1991, 958 p.

Ce gros ouvrage inachevé (la conclusion, les notes, la bibliographie font défaut, cette dernière remplacée par l'analyse des sources due à Maurice Rancœur) est la thèse monumentale que, durant de longues années, Victor Nguyen prépara sous notre direction et que la mort l'empêcha de présenter. Ce n'est pas une biographie traditionnelle, ce n'est pas d'avantage un portrait liché à la Gustave Ricard, c'est le bilan exhaustif des influences subies et des réactions que ces influences ont suscitées en Maurras jusqu'à l'Affaire Dreyfus, l'analyse patiente de la formation d'une doctrine que l'on peut admettre ou rejeter ou critiquer mais qui a marqué des esprits aussi différents que T.S. Eliot et le général de Gaulle. Certes Maurras est avant tout confronté à l'épreuve de sa surdité, à l'enfermement qu'elle impose, à la difficulté d'une communication aisée avec ses contemporains, mais il a le goût et la pratique des auteurs anciens et actuels qu'il lit avec passion et qui permettent son ouverture sur les hommes. Sa formation est ce choix de plus en plus exigeant. D'un côté, les esprits qu'il n'a pas acceptés et condamne sans rémission : Pascal, Chateaubriand, Brunetière, qui, lui aussi, méritait mieux que le mépris, Teodor de Wyzewa, Eugène-Melchior de Vogüé, le philosophe d'Aix Maurice Blondel. D'un autre côté, les maîtres de son esprit, comme il dira plus tard : Mistral en tête, Comte, ce géant, dans une certaine mesure Sainte-Beuve, Denis Guibert, une révélation de l'ouvrage, Barrès, avec qui, malgré leurs différences, il entretiendra une amitié fidèle, Drumont, Le Play, Bourget, mais aussi Anatole France qu'il ne cessera de défendre au grand étonnement de Xavier Vallat, Proudhon et Xavier de Ricard, esprits de gauche mais fédéralistes. En effet, la pensée de Maurras n'est pas aussi simple qu'on la déforme ; elle ne sort pas toute armée de son cerveau. Maurras en ses vertes années paraît hésiter entre littérature et politique. Ses goûts sont parfois en contradiction avec l'image qu'on a conservée de lui. Il apprécie peu Ingres, perfection de l'académisme ; il goûte Verlaine ; il défend d'Annunzio, ce flamboyant ; il admire *La Mêlée Sociale* de Clemenceau, alors qu'il conservera contre le Tigre à l'heure de la guerre des préventions qui ne furent pas le fait de Léon Daudet. Oui, Maurras jeune hésite par moments sur sa voie, accablé par l'infortune, hanté par le suicide, comme il apparaît dans *Le Chemin de Paradis*. Les enfances de Maurras, si l'on peut se servir de ce terme pour un esprit si tôt formé et si tôt maître de sa pensée et de son style, ne sont pas un itinéraire simple, une voie royale qui aboutit nécessaire-

ment à Versailles et à la monarchie. Il est significatif que, lorsque des amis diligents établiront *Le Dictionnaire philosophique et critique* tiré de son œuvre, il refusera tout extrait antérieur à 1893.

De cette confrontation incessante avec amis et adversaires, des voyages que Victor Nguyen évoque avec un bonheur particulier, se dégagent pourtant les tendances essentielles et les grands thèmes de l'inspiration maurrassienne. Deux fondements, le refus de la mort à laquelle il a failli succomber, le refus de la décadence, mythe majeur du XIX^e siècle, que l'on considère Maistre, Blanc de Saint-Bonnet, Balzac, Huysmans, Gobineau, que Maurras n'aime pas, et même Verlaine :

Je suis l'Empire à la fin de la décadence
Qui regarde passer les grands barbares blancs.

Mais détaillons de plus près les temps forts de sa pensée. Le premier est le méditerranéen. Maurras, chacun le sait, est méditerranéen d'origine, mais aussi de conviction, il ne cesse de se proclamer tel. Il n'aime pas les Anglo-saxons qui ont enlevé les frises du Parthénon et qui sont trop attachés à la réussite matérielle. Comme Shakespeare lui semble un génie complet, il en fait un Italien. Il n'apprécie pas davantage les Allemands, à l'exception de Goethe. Méditerranéen, il l'est par toutes ses fibres, sa naissance martégale, son ascendance, son éducation classique (*Télémaque* et *le Jeune Anacharsis*), son admiration de Rome et plus encore de la Grèce, ses voyages à Athènes à l'occasion des Jeux Olympiques, à Florence dont il ressent, au plus intime de lui-même, l'austère grandeur, en Corse enfin, et plus spécialement à Cargèse, qui a gardé quelque chose d'hellénique. D'où sa profession de foi : « La lumière du ciel est peut-être le souverain bien. Je ne dis pas qu'elle suffise à la félicité des hommes, mais je ne pense pas qu'avec elle on puisse être complètement malheureux ». Ce ne sont pas de simples phrases. A Athènes, il embrasse la colonne du temple en paraissant la mesurer.

Méditerranéen, et cependant nationaliste français, et nationaliste intégral, sans réserve et sans hésitation. « Aucune raison ni de fait ni de droit n'oblige à supposer que la France doive périr. Nous n'avons davantage reçu de personne la mission de nous sacrifier à quelque doctrine, d'ailleurs aussi fausse que surannée, nous sommes libres de nous refuser au guide national que vantent certains doctrinaires exaspérés ». On pressent déjà la France, la France seule des années sombres. Devoir d'autant plus impérieux qu'en cette fin du XIX^e siècle la France est en train de se défaire sous l'effet de causes diverses : le succès des « métèques », l'engouement pour les littératures scandinave et russe, l'enseignement dénationalisé, le kantisme à prétention universelle...

Mais ce nationalisme essentiel est étayé par l'exigence complémentaire de la décentralisation. Pour Maurras, pas de doute : c'est par nationalisme qu'il faut être fédéraliste. Nous tenons là la première idée-force qui s'est imposée à Maurras à travers son expérience de félibre exilé à Paris. Sa première audace, admise par Mistral malgré sa prudence coutumière, sera de donner au félibrige réticent une pointe politique. Conviction en tout cas très forte : son premier article au *Soleil* aura pour titre *La Décentralisation*. Il faut revenir sur l'histoire de France telle qu'elle s'est faite depuis l'an VIII, aucun régime n'ayant voulu ou pu briser le carcan napoléonien. L'apprentissage de la politique doit se faire dans la commune et l'arrondissement, Maurras refusant le département, création, selon lui, artificielle.

Tout ceci est connu. Fera davantage scandale le paganisme foncier de Maurras, quelque peu occulté par certains de ses amis. Il se précise, lui aussi, très tôt et l'abbé Penon qui, de loin, suit la carrière du plus doué de ses élèves, ne manquera pas d'être alarmé par *Le Chemin de Paradis* et plus encore le conte de *La Bonne Mort*. Ailleurs, Maurras imagine un sage nommé Criton qui, descendu aux Enfers, trouve gravés ces

lignes énigmatiques : « Un Christ hébreu viendra au monde racheter l'esclave et, disposant le fort du trône, placera les premiers plus bas que les derniers pour que sa gloire soit chantée dans la vie éternelle. » Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'apologue n'est pas de Nietzsche qui dénonça, lui aussi, une morale d'esclaves, mais de Maurras dans sa jeune agressivité. Comme le commente Victor Nguyen, « Maurras ne voit dans le christianisme qu'un réveil des instincts les plus bas chez les êtres les moins dignes, dans la charité un égalitarisme de mauvais aloi pesant d'une balance identique la beauté et la laideur, dans la sanctification des âmes l'exaltation à tout prix des formes de la vie les plus médiocres. » On devine la vigueur avec laquelle Maurras dénonce les néo-chrétiens. Plus spécialement il abomine le protestantisme, qui lui semble la perversion des perversions, protestantisme et judaïsme étant associés par la pratique de la Bible comme ils le seront par le combat pour Dreyfus.

Toutefois, ici encore, un correctif fondamental. Ce paganisme qui choque Pierre Chauu comme il nous choque nous-même, car ce n'est pas parce que nous analysons l'idéologie de Maurras que nous la partageons, s'accompagne de la défense urbi et orbi du catholicisme, défense si éclatante que le pape, un moment, reconnaîtra dans Maurras un authentique défenseur de la foi. Maurras récuse les débuts du christianisme, il n'a pas davantage compris la tendresse du Moyen Age, son besoin d'absolu, son sens de l'incarnation, son exaltation de la bonne souffrance ; il est allergique à saint François d'Assise. Son catholicisme est celui de Bossuet, un catholicisme qui élimine le sémitisme initial, qui crée l'ordre, qui constitue l'élément fondamental de la civilisation, la chance de sa durée. Le catholicisme est le seul antidote au déchaînement de l'individualisme et au démon de l'anarchie. Il n'est pas une aspiration du cœur, un pari à la manière de Pascal, mais l'exigence du sociologue. Chauu n'hésite pas à écrire que l'Eglise fut patiente avec lui. Mais ceci est un autre sujet que Jacques Prévotat éclairera sous peu.

Mais dans cette idéologie qu'en est-il du royalisme ? Les esprits pressés n'ont guère retenu que cet aspect du maurrassisme. Le royalisme est sous-jacent. Critique de la Révolution à la suite de Taine, défense de l'ancien régime qui sera surtout le fait des disciples, refus de la république niveleuse qui est devenue celle des intérêts. « Le vrai parti républicain a fait la République et il s'en vante, la République a fait la situation actuelle et il en profite. Le mécanisme de cette double situation historique n'est pas difficile à saisir. Faire la République, c'était poursuivre les partisans des régimes antérieurs, les noter, les chasser des emplois publics et leur donner tout aussitôt des successeurs intéressés au maintien de l'état de choses. La première Révolution se créa une clientèle en vendant les biens nationaux ; la Troisième République s'est recruté son monde en épurant l'administration et en la peuplant de ses créatures. » Il s'est bien créé une aristocratie républicaine mais, le plus souvent, elle a perdu la foi originelle et n'est plus attachée qu'à la défense de ses avantages.

Cette idéologie cohérente doit beaucoup aux contraintes du journalisme, à la collaboration de Maurras à *l'Observateur français*, à la *Gazette de France*, au *Soleil*, au renouvellement qu'implique le journalisme mais plus encore à un esprit de synthèse qui retient l'actualité mais la domine, plus attentif aux problèmes de culture qu'à tous les autres. Comme on l'a souvent remarqué, aucun intérêt pour l'économie. L'intendance ne suit pas, elle est absente.

Mais cette énorme recherche de Nguyen n'est-elle pas la vaine poursuite de fantômes ? Déjà en 1939 Daniel Halévy remarquait que « les résultats obtenus par Maurras n'ont pas été proportionnés à sa valeur, à son génie. » A la Libération, le désastre est apparu. *L'Action Française* est morte et ne se survit que par des feuilles de mérite qui n'ont pas son rayonnement. Maurras a été successivement condamné par

l'Église, par la République, par la plupart des historiens. Il n'a plus siégé à l'Académie qui avait été sa joie et a fini ses jours en captivité. Il faut cependant dépasser ce premier jugement. La décentralisation a quelque peu pénétré les institutions françaises. La monarchie subsiste dans l'Europe du Nord ; certains en demandent le retour en Russie et en Roumanie ; elle a assuré l'unité de l'Espagne contemporaine ; en France la Cinquième République a délibérément renforcé le pouvoir exécutif. Quant au nationalisme, quoiqu'il lui faille composer avec les nécessités d'une organisation mondiale, il est partout indestructible.

Il faut cependant conclure, ce que, nous le disions en commençant, Victor Nguyen n'a pas eu le temps de faire ; sa conclusion eût été sans doute l'expérimentation de l'idéologie maurrassienne durant l'Affaire Dreyfus. Essayons de définir le génie de Maurras et de Nguyen. En Maurras, deux tendances contradictoires : une sensibilité vive qui s'exprime devant le Parthénon ou le Palais de la Seigneurie et un positivisme impitoyable qu'on a de préférence retenu. Chez Nguyen le don, la passion de la recherche, une quête infinie des documents et des témoignages, mais aussi un style ferme, dense, tendu, qui réussit à ne pas être obscur, un grand style, deux qualités qui font de son ouvrage un des plus importants de la science politique. Pierre Chaunu, dans sa préface, se scandalise que l'Université n'ait pas reconnu sa valeur. Le reproche ne peut nous atteindre. Aussi est-ce avec une âme triste mais sereine que nous rendons à l'élève, à l'ami, au maître qu'il était devenu cet ultime hommage.

Pierre GUIRAL.